

INSTITUT SUPERIEUR PEDAGOGIQUE DE MBUJIMAYI, RDC¹
« LA PROBLEMATIQUE DE L'EDUCATION DANS LA SOCIETE.
UNE LECTURE DE L'ENFANT ET DU BACHELIER DE JULES VALLES »

NDJOH Olité Jean-Baptiste

jeanbaptistendjoh@yahoo.fr

Université de Buea

Résumé : Le XIX^{ème} siècle Français sous le régime de Napoléon Bonaparte se caractérise par une instabilité politique certaine. Instabilité politique opposant deux classes. D'un côté, la classe bourgeoise et de l'autre, la classe paysanne. Dans ce régime, les paysans n'ont droit à l'erreur, contrairement à la classe gouvernante qui se croit tout permis. Un tel contexte ne va pas favoriser le processus de formation du héros vallésien Jacques Vingtras, d'origine paysanne. En famille, au collège, à l'université comme en milieu professionnel, ce fils d'enseignant va être confronté à tous les mauvais traitements que méritent seules les personnes issues de la basse classe. Il n'est donc pas surprenant de le voir plus tard développer des attitudes d'insoumission, de rébellion face aux différentes menaces que lui servent les occupants de ces milieux. Il n'a aucun droit, seuls des devoirs.

Mots clés : Education, formation, rébellion, révolte.

Abstract : Under the regime of Napoleon Bonaparte, the 19th Century in France was marked by political instability opposing two social classes. On the one hand, the Bourgeois class and on the other, the Peasant. In this regime, the Peasants have no right to make mistakes, unlike the ruling class who think they can do anything. Such a context does not favour the training process of Jacques Vingtras, the Vallesian hero of Peasant origin. In his family, at school, at the university and in the workplace, this teacher's son is confronted with all the ill-treatment that only people from the lower classes are entitled to. It is therefore not surprising to see him later develop insubordinate and

¹ [République Démocratique du Congo/Kinshasa](#)

rebellious attitudes in response to the various threats made to him by the people living in these environments. Indeed, he has no rights, only duties.

Keywords: Education, training, rebellion, revolt.

Introduction

La question d'éducation a longtemps alimenté les débats littéraires au point qu'elle est devenue très préoccupante pour certains auteurs. En effet lorsqu'on parle d'éducation, l'on n'y voit au centre, l'Homme. Bien que considéré comme un animal pensant, l'Homme a besoin d'une certaine formation pour mieux intégrer le milieu social dans lequel il se trouve. C'est dans cette logique que Jules Vallès tente de s'inscrire. L'auteur de *L'Enfant et du Bachelier* raconte l'histoire d'un adolescent appelé à recevoir de la cellule de base à l'école une éducation dont les principaux acteurs sont ses géniteurs et ses enseignants. Dès lors, l'on peut se poser un certain nombre de questions, à savoir : Comment se déroule l'éducation du jeune homme dans ces différents milieux ? Comment devrait-elle logiquement se faire ? Quel rapport existe-t-il entre l'éducation d'un enfant et son devenir ? Qui serait donc responsable de l'éducation d'un homme ? Quelle est la vision globale de l'auteur sur l'éducation d'un enfant ? Cette étude sera conduite dans une perspective sociocritique inspirée des travaux Lucien Goldmann, qui se propose de réfléchir sur l'époque pendant laquelle se constitue l'œuvre, point de départ de nombreux aspects. Cette méthode rend également compte de **nouvelles perspectives de recherche dans le domaine littéraire**, peut-être insuffisamment exploitées pour aboutir à la **vision du monde de l'auteur**. C'est à ce niveau que l'on peut envisager comme l'expression d'une conscience collective ou comme le rapport entre l'individualité du sujet écrivain et la collectivité. C'est dans ce sens que la sociocritique pourrait tout aussi bien s'appeler « socio sémiotique » et de manière concise comme « *une herméneutique sociale des textes* » (Claude Duchet, 1971, pp. 5-14.).

1. Une éducation compromettante

Né au Puy-en-Velay, **Jules Vallès** vit une enfance triste et malheureuse, marquée par la pauvreté, entre un père instituteur intransigeant et une mère possessive et violente. Il devient un révolté permanent contre l'injustice et l'ordre établi. Alors qu'il est lycéen à Nantes, il prend part avec enthousiasme aux manifestations de la **révolution de 1848**. Jules Vallès est emprisonné comme pacifiste au début de la guerre de 1870. A sa libération, il s'engage dans l'Internationale et fait paraître *Le Cri du Peuple*. Ces romans sont donc une autobiographie de l'auteur.

1.1. Une éducation de base violente

Jacques Ulmann définit l'éducation comme une « action exercée par un être humain sur un autre être humain-le plus souvent par un adulte sur un enfant pour permettre à « l'éduquer » d'acquérir certains traits culturels » (Ulmann, 1974 : 320). Ainsi la tâche qui incombe aux parents de Jacques Vingtras, tout compte fait, n'est pas des plus aisées parce qu'elle exige pour la bonne formation de l'enfant, moins d'autorité, de brutalité mais plus de tendresse, de douceur. Or, dans la formation du petit Vingtras, rigueur et brutalité vont s'inviter. Les relations entre mère-fils et père-fils sont celles de tensions, voire d'agressivité. Cette formation est difficile à vivre et devient à la longue insupportable. Or, le couple oublie que, inciter l'enfant à la colère, l'amène à adopter une attitude de révolte. Maurice Tieche n'avait certainement pas tort lorsqu'il déclarait que : « Se mettre en colère en punissant l'enfant peut l'entraîner à devenir, selon son tempérament, soit un révolté, un tyran ou un pauvre être amorphe et craintif, un subalterne inquiet et effacé » (Tieche, 1969 :120).

En effet, la formation à laquelle fait face le jeune Vingtras ne l'éloigne pas de l'attitude décriée par Tieche Maurice, car comment comprendre que seul le fait de contempler le ciel à travers la fenêtre, donne lieu à une punition comme s'en plaint le héros vallésien dans ce passage : « Mon père m'a souvent cognée la

tête contre l'angle, quand je regardais le ciel par la fenêtre au lieu de regarder dans les livres » (Vallès, 1970 : 239). Ainsi, lorsque les rapports entre les deux deviennent tendus, l'enfant peut dès lors opposer le refus, le mépris ou le rejet à toute forme d'éducation basée sur la brimade. Jacques Vingtras est justement un cas de figure ici. Au sein de la cellule de base, l'éducation que ses parents lui donnent est loin d'être souple et affective. Il subit toutes sortes de brimades, de privations. Pourtant, l'ambition de ce couple est de faire de leur fils un enfant digne et exemplaire. Mais les relations entre père-fils et mère-fils s'inscrivent dans le cadre de la rigueur, la frustration, voire de l'agressivité. Son attitude surprend de plus en plus l'enfant qui commence à le découvrir. Et le comportement de l'enfant qui ne peut que gémir de douleur à tous les coups n'est que normal : « C'est sensible, le nez ! On ne sait pas comme c'est sensible ! » (p.239). Face à un tel malaise, personne ne pourrait prétendre dire qu'il resterait indifférent à ces cris de douleur. Que penser du père, qui, au lieu de prendre un fouet pour corriger son fils, préfère cogner sa tête contre le mur et frotter son nez contre le bois ? Nous pensons tout simplement que c'est un père cruel et méchant. Le caractère très répulsif du père Vingtras démontre une haine cachée qu'il ne voulait pas au départ montrer à son fils. C'est une attitude qui devient pénible et frustrante. L'enfant est plus en plus privé de sa liberté, traité comme un véritable prisonnier, et son sort semble réduit à celui d'un mendiant. Face à un tel traitement, le jeune Vingtras ne peut exprimer son désarroi : « On me traite comme un prisonnier et on me traite comme un mendiant ! » (p.45).

Jacques qui s'attendait au sentiment d'affection auprès de son père, laisse mourir le rêve. Ce rêve devient plutôt désillusion. Généralement, dans cette famille, on observe qu'à la rigueur, la sévérité, voire la haine du père, s'opposent à la douceur, la tendresse, l'affection de la mère. L'horreur du père amène l'enfant à se retourner vers les parents idéaux qui sont essentiellement ses oncles et ses tantes. C'est pourquoi, il éprouve un sentiment de regret que son père ne soit pas

par exemple, l'oncle Curé : « Oh ! S'il avait été mon père » (p.187). Vingtras vit désormais dans l'espace familial qui l'a vu naître, l'enfer. Ce cadre familial l'étouffe, le comprime. Des heures et des jours durant, il plaint son sort, il se sent tout malheureux et pensif. Il lui arrive quelquefois d'établir des comparaisons entre son père et ceux de ses camarades qui lui font des révélations. Son père est un véritable bourreau, un casse-tête pour lui. Jacques aurait souhaité que les parents de ses camarades fussent les siens, car ceux de ses amis leur procurent toute la joie du monde, et ne peuvent être punis par personne, sans que leurs parents s'en plaignent. Jacques aurait bien voulu être chéri, aimé, dorloté par son père comme tous les enfants de son âge et de sa condition. Mais, en retour, ce qu'il reçoit, ce sont des menaces, des tortures physiques et morales. Son père lui montre une autre face ; une face d'un père intolérant, celle de celui qui ne semble pas être son géniteur. Il lui montre le caractère d'un père qui a droit de vie et de mort sur lui. Il se désole : « Les règles de vie de la famille lui donnent droit de vie et de mort » (p.197). Montaigne avait certainement raison lorsqu'il affirmait dans ses Essais que : « J'accuse toute violence en l'éducation d'une âme tendre (...) ce qui ne peut se faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se fait jamais par la force » (Montaigne, 1580 : 340). De la même manière, nous pouvons aussi accuser M. Vingtras pour la brutalité qu'il fait à son fils. Car, l'usage de la force dans sa formation de Jacques le rendra plus tard désobéissant. Le père devient de plus intolérant à toute moindre bêtise commise par l'enfant. Les études doivent être une priorité pour son fils. Mais oublie que son fils doit mêler les études aux jeux. Car, les deux permettront à l'enfant de se détendre pendant quelques moments. C'est dans cette perspective que François de Salignac dira dans *L'éducation des enfants* que :

Rendons l'étude agréable, cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir ; souffrons que les enfants interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissement ; ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit » (Salignac (de), 1968 : 220).

A l'autorité exercée de manière injuste et violente du père, correspond la terreur de la mère. Les relations entre mère et fils sont pires encore que celles du père avec le fils. On peut même dire que l'autorité de la mère est l'incarnation de l'horreur et de la méchanceté. Elle est sans pitié et accuse son fils à tort ou à raison. Mme Vingtras constitue un véritable mal à vivre, un obstacle véritable pour l'épanouissement de son fils. Il est à relever que, quand la mère n'a pas joué son rôle d'éveil des qualités innées de l'enfant, de dispensatrice d'amour, d'initiatrice sensuelle et affective, son fils devenu adulte, est capable d'établir une relation authentique, sans possibilité de communication affective. C'est à ce type de rapport que Mme Vingtras et son fils aboutiront. Elle donne l'image d'une mère terrifiante et indésirable.

Le cri de détresse qui s'annonce à l'entame du roman se justifie dans le roman. Ce cri justifie la suite du roman. L'agressivité de la mère est un mal difficile à vivre. Ses mauvais traitements plongent désormais le petit Jacques dans le doute au point qu'il est arrivé à se poser la question de savoir si c'est vraiment celle qui l'a nourri de son lait. Il s'exprime ici : « Ai-je ai été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? » (p.45). Jacques garde de mauvais souvenirs d'une mère qui lui a manqué d'affection, de tendresse voire d'amour. Il affiche le portrait d'une mère non affectueuse, manquant de tendresse voire cruelle. En effet, on sait dans toutes les familles que, la mère, par rapport au père, est un sujet qui apporte affection, tendresse, douceur et amour à l'enfant. C'est plutôt un paradoxe ici. Le petit Jacques ne connaît aucun moment de joie auprès de son père, pire encore auprès de sa mère. Mme Vingtras s'est choisi de punir son fils chaque jour, et à des heures précises. C'est elle pourtant qui prétend faire valoir les règles de morale en disant qu'il ne faut pas gâter les enfants. Il se désole : « Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas de temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures » (p121). Les cris de Jacques sont devenus

une sonnette d'alarme. Pour Mlle Balandreau, la voisine, elle comprend que, sa mère a repris son travail, qu'elle a repris sa corvée. Ces cris peuvent lui indiquer quel temps il est à ce moment où le garçon passe ses instants de torture : « Comme elle n'a pas d'horloge ça lui donne l'heure » « Vlin ! Vlan ! Zon ! Voilà le petit chose qu'on fouette ; il est temps de faire mon café au lait » (p.46). Tout bon ou mauvais comportement, donne lieu à une sanction. Le tempérament de sa mère ne cache pas son mystère. Elle éprouve rarement les sentiments de joie. Sa cruauté s'étend jusqu'au niveau de la nature. Mme Vingtras n'aime pas les fleurs. Ces dernières doivent constituer pour elle, un véritable danger : « Ma mère est une sainte femme qui n'aime pas les fleurs, qui a son sens à garder, son bonheur, Jacques ! » (p.121).

La méchanceté de Mme Vingtras est si grande qu'il lui arrive quelquefois, dans leurs différents voyages du Puy pour Saint-Etienne, de mettre la vie de son fils en danger. Elle trouve mieux de mettre sa progéniture sous le froid, que de la mettre sous l'abri de ce type de climat parce qu'elle ne veut pas se mêler aux personnes qui se trouvent dans un bureau au poste. Lorsqu'on lui demande de laisser passer les gens puisqu'elle les empêche de circuler, elle répond très sûre d'elle, croyant faire l'effet en disant : « J'attends mon mari qui est professeur au lycée » (p.137) et Vallès d'ajouter ironiquement « ils ont l'air de s'en moquer un peu » (p.137). Jacques est également privé des aller et venir. Sa mère lui interdit les visites chez les voisins et précisément chez les Fabre. Les visites lui sont également interdites chez les cordonniers, les Vincent et les épiciers. Elle est toujours en train de créer des incidents pour empêcher son fils de se rendre chez ces derniers. Elle cache son hypocrisie à ces gens et n'a aucun souci pour son fils qui se confie en ces termes : « Il y a longtemps que ma mère était jalouse et honteuse. Elle voulut que son fils ne frayât plus avec les savetiers » (p.121). Les accusations et les punitions contre Vingtras ne sont pas toujours justifiées. Le fait par exemple que, son père se soit blessé avec un couteau au moment où il taille un morceau de sapin est la faute de son fils, estime sa mère. C'est un moment

plus grave encore, car cette dernière adopte un comportement plus répugnant et plus agressif vis-à-vis de son fils :

Il s'est enfoncé un couteau dans le doigt. Je deviens tout pâle et je m'avance vers lui ; un coup violent m'arrête ; c'est ma mère qui me l'a donné, l'écume aux lèvres les points crispés. « C'est ta faute si ton père s'est fait mal ! Et elle me chasse par noir, en me cognant encore le front contre la porte (p.46).

Sans aucune raison, l'enfant est interdit d'entrer dans la chambre où son père pousse des cris de douleur, la main pleine de sang. Malgré ses sanglots, parce qu'il éprouve de la compassion pour son père, c'est le moment où jamais, sa mère manifeste les humeurs les plus graves : « Je sanglote, j'étouffe, ma mère réapparaît et me pousse dans le cabinet, où j'ai peur tous les soirs » (p.46). C'est désormais une maison où le désir de continuer à y vivre pour le jeune Vingtras devient un véritable calvaire. La mère donne toujours le caractère d'une femme rigoureuse et méchante où même le simple rire n'est point permis, et Jacques de dire qu'« A la maison, l'on ne rit jamais ; ma mère bougonne toujours »(p.47). Contrairement à ce que pensait un contemporain que le rire est le propre de l'Homme, la famille Vingtras semble être une famille hors du commun. L'esprit de rigueur qui anime Mme Vingtras s'étend jusqu'aux promesses qu'elle réalise avec beaucoup de peine, et même contre son gré. Quand elle arrive à le faire, elle y met presque toujours son regard. Lorsqu'elle promet par exemple à son fils que, s'il est premier de sa classe, il obtiendra des espèces d'or, reconforte l'enfant qui sait qu'un jour, il pourra obtenir une gratification de sa mère grâce à ses propres efforts fournis en classe. Voici ce qu'elle déclare à son fils : « Jacques si tu es dans les trois premiers d'ici à ce que l'Inspecteur vienne, je te donnerai... Regarde ! Pour toi, pour toi seul, tu en feras ce qui te plaira. Elle m'a montré de l'or, c'est une pièce de vingt sous » (p.47). Après cette promesse, son fils est parmi les meilleurs élèves de sa classe. Quoi de

plus normal d'attendre sa promesse et qu'il soit déjà joyeux, puisqu'il va pour la première fois obtenir une récompense qui sera sienne et de surcroît venant de sa mère. Car, jusqu'ici, rien n'a jamais été pour lui, pas même son propre corps : « Mais c'est une résolution alors ! Jusqu'ici, je n'ai jamais rien eu qui soit à moi, pas même ma peau ». (p.161)

Mais la surprise est très grande. Jacques reçoit effectivement ses sous, et contre toute attente, il a interdiction formelle de ne dépenser ces sous. La paysanne veut-elle initier son fils à l'esprit de maîtrise de soi ou d'économie ? Il est difficile de répondre à cette question. Quant à Jacques, il reste bouleversé par cette position maternelle. Après cette dure expérience de sa mère, il prend conscience de la notion de récompense. Il a compris notamment quel usage faire ou ne pas faire d'une récompense semblable : « A peine eus-je commis cette faute que je compris l'étendue » (139). Jacques trouve en sa mère une femme dure d'esprit et de caractère dur, voire inhumaine. Elle est sans pitié, égoïste et méchante : « Il me semble que ma mère commettait une cruauté, elle était méchante » (p.138). Les tortures physiques de Mme Vingtras à l'endroit de son fils créent lui un trouble psychologique. L'enfant subit des obligations qui vont à l'encontre de ses désirs. Tout ce qu'il déplore lui est imposé : « Si une chose me chagrine bien, me répugne ; peut me faire pleurer, ma mère l'impose sur-le-champ » (p.158). En cas de refus, l'enfant sait ce qui l'attend. Son alimentation par exemple, prend ainsi un caractère insupportable : « Tu mangeras ce que tu n'aimes pas. Voilà certes un nouveau commandement ajouté au catholicisme » (p.139).

Face à l'indifférence de la mère pour une faute commise, s'installe chez l'enfant, l'inquiétude. La colère immobile de sa mère est un sujet de réflexion : « Je donnerai beaucoup pour recevoir une gifle ; ma mère est contente quand elle me donne une gifle ; cela l'émoustille » (p.47). Les souvenirs de Jacques au sein de sa famille ne sont faits que de mauvais traitements, d'étonnement et de larmes comme il le déclare lui-même dans ces propos : « Mon premier souvenir date

donc d'une pensée. Mon second est plein d'étonnement et de larmes » (p.49). Même lorsque sa mère doit prendre soin de son hygiène corporelle de son fils, et particulièrement quand elle doit nettoyer ses oreilles, elle le fait avec brutalité. Le calvaire que subit l'enfant à cette période provoque des écoulements de sang : « On tortillait un bout de serviette et on y entraît jusqu'au fond, comme on enfonce une forêt, comme on plante un tire-bouchon (...) Le tympan en saignait » (p.46). Il n'en est pas moins des jeux. Ils lui sont interdits et ne peut de ce fait se distraire sur une balançoire avec le fils du directeur. Pourtant il a grande envie, mais sa mère ne lui a pas donné ce privilège. Car, les instructions qui ont été données par Mme Vingtras aux voisins sont fermes :

Le fils du directeur vient me prendre quelquefois pour jouer (...) Je regarde avec admiration ce trapèze et cette balançoire ; seulement il m'est défendu d'y monter. C'est ma mère qui a recommandé aux parents du petit garçon de ne pas me laisser balancer ou me prendre (p.72).

Les interdits de la mère amènent son fils à se demander s'il est plus déréglé que ses camarades. Pourquoi donc le priver d'une telle distraction ? Le pauvre Jacques doute de l'honnêteté des parents de ses camarades vis-à-vis de leurs enfants. Il lui arrive de penser que les parents de ses amis sont des gens malhonnêtes qui veulent voir souffrir leur progéniture. Les interdictions de fréquenter les voisins valaient encore mieux que la brimade. Puisqu'il s'entêtait à ce que lui demandait sa mère, il lui fallait cet autre châtiment, car, il se plaisait à être avec les petits enfants de son âge et sa mère de dire : « Je ne veux pas me battre, mais je sais que comme il se plaît bien à vos fils, je l'empêcherai de le voir, ce sera une bonne correction » (p.46). Le comportement des parents Vingtras vis-à-vis de leur fils est tellement déplorable qu'il y a lieu de se demander, si ses eux qui sont ses véritables géniteurs. On a même pensé qu'en apportant du ridicule à ses parents, Jacques et à travers lui, Jules Vallès, s'est déshonoré comme le pense à ce sujet L. Derôme :

Ce livre est à garder, cette date à retenir ; le livre, un signe des temps, la date où il s'est produit un temps profondément troublé. Ce livre est-il une autobiographie sincère, une confession absolue, complète, conduite jusqu'au bout, à travers toutes les violations de la pudeur morale, œuvre de révolte sans excuse, mais aussi sans autre objet que l'implacable vérité ? Ou n'est qu'une fanfaronnade d'impiété filiale, une caricature monstrueuse de la famille, un rire de Cham, une grimace de cynocéphale au Père et à la Mère ». (Derôme, 1879 : 79)

E somme, la brimade et les interdits sont les sanctions-types pour le couple Vingtras, et singulièrement pour la mère. Ils font partie de sa vie, au point même que les deux en font un. Mais, ces méthodes d'apprentissage aliènent plutôt l'enfant, car elles le compriment et constituent au contraire un handicap. C'est pourquoi, Jacques va préférer s'éloigner de ces méthodes en quittant le domicile parental. Ce départ est synonyme de son refus à pouvoir continuer à supporter la brutalité et les exigences de ses parents. L'enfant est fouetté à tort ou à raison. L'amour paternel et maternel est quasiment inexistant.

1.2. Le collège et l'université : des milieux hostiles

Dans son livre intitulé *Le contrat social*, Jean Jacques Rousseau affirme que « l'homme est un animal » (Rousseau, p.80.). Mais, il ne le naît pas. Il le devient par le biais de l'éducation reçue en famille et à l'école. L'école vue sous cet angle, apparaît comme un lieu où l'on va parfaire les connaissances reçues en famille. L'école apparaît dès lors comme un élément nécessaire ayant pour but de compléter l'éducation de l'enfant reçue en famille et à le préparer pour sa bonne intégration dans la société où il est appelé à vivre pour mieux la servir. Mais, l'école sous la perspective vallésienne, manque totalement de liberté. C'est une institution où la tyrannie et la contrainte sont de règle. Ici, même les professeurs n'hésitent pas à humilier les enfants et à les juger selon les critères indépendants de leurs résultats scolaires; de ce fait, le métier du professeur est lié à la violence. D'ailleurs, les coups sont une des punitions régulières et acceptées à l'école et

Jacques en reçoit plusieurs de son père, car «il fallait qu'il prouvât qu'il ne favorisait pas son fils» (p.307). En tant que fils du professeur, Jacques doit se sacrifier au lycée et il le fait consciemment en déclarant «je sentais que ma peau lui était utile pour son commerce» (p.308). Il accepte donc «la plus mauvaise place» (p.309) de la classe, aussi bien que les coups injustes pour les farces que son camarade préparait. Son camarade, qui est «fils d'une autorité» (p.310), avait un traitement privilégié par rapport aux autres, mais ce comportement du père Vingtras aide Jacques à gagner la confiance des autres élèves qui le traitent «comme un camarade» (p.311). Il faut ici souligner le fait que ce n'est pas seulement le père de Jacques qui montre du favoritisme et qui impose des punitions strictes, professeurs aussi ont la même attitude, comme par exemple M.Larbeau qui «est caressant avec les fils des influents» (p.312) et le professeur Turfin qui «a du mépris pour les pions, du mépris pour les pauvres, maltraite les boursiers et se moque des mal vêtus» (p.313). D'ailleurs, les punitions scolaires, comme« le cachot et la retenue » (p.314), sont les mêmes pour tous, hormis les coups qui sont parfois interdits.

Jacques, tout comme son père et certains de ses collègues, connaît toutes sortes d'injustices ici. D'abord, c'est une éducation rude reçue en famille ; ensuite, c'est une autre encore plus difficile reçue au collège et à l'université. Son père comme ses autres collègues, n'en sont pas épargnés. Ces derniers vivent une torture psychologique de la part de leur hiérarchie. Pourtant, ces derniers sont censés les prendre en charge et leur accorder une certaine importance par rapport à leur rôle très prépondérant de formateurs qu'ils jouent dans cette société. De toute façon, tout cela affecte le jeune Vingtras. C'est un système complètement pourri où règne le temple des hommes malhonnêtes et corrompus. Jacques est face à un système éducatif propre à le rendre désobéissant et ce qui ne tardera pas d'arriver. Loin d'instaurer l'éthique et la déontologie, cette institution est simplement le lieu des malversations. C'est un système propre à rendre les

enfants des pauvres ou des paysans médiocres, paresseux, pessimistes voire récalcitrants ou révoltés. C'est un régime qui inspire rage et colère au point que Jacques le pense est mal fait et propre à constituer un obstacle pour son plein épanouissement. Voilà pourquoi, il presse son départ de chez ses parents après l'obtention de son diplôme de Baccalauréat pour Paris. Il compte ici se frayer une place dans le domaine de la vie professionnelle. Il pense désormais qu'à Paris, il sera à l'abri des souffrances qu'il a connues tour à tour au Puy, Saint-Etienne, à Nantes...

En dehors de cette torture physique et psychologique comme le démontrent ces propos : « Je donnerai beaucoup pour recevoir une gifle ; c'est lui mon enfant, mon fruit, c'est à moi clac ! Mon premier souvenir date donc d'une pensée. Mon second est plein d'étonnement et de larmes » (L'Enfant, pp.47-49) connue par le personnage vallésien, il y a aussi le côté déplorable des institutions scolaires qui accueillent Jacques et ses camarades. Ce sont des lieux répugnants qui donnent l'aspect d'un véritable sinistre. Par leur aspect extérieur, ils sont propres à choquer les âmes délicates. Ils offrent un visage répugnant, à la fois triste et laid. Tel que l'auteur présente par exemple l'université, on a du mal à y croire : « Laid bien laid, ce temple universitaire » (p.83). Le collège n'en est pas en reste. C'est une institution peinte avec dégoût et qui devient insupportable : « Le collège moisit, sue l'ennui et pue l'encre » (p.63). La vie dans ce cadre n'est pas du tout meilleure et l'aspect de ses locaux ne reflète que l'image de l'ennui que vit Jacques Vingtras. Les dirigeants comme les enseignants chargés de faire régner l'ordre et la discipline dans cet établissement, l'ont transformé en une véritable prison. A observer le parcours suivi par le jeune homme, parcours mû par une haine sincère des injustices de la société bourgeoise et de l'éducation qu'elle dispense, il n'est étonnant de voir le fils du couple Vingtras devenir un révolté.

2. Les conséquences d'une éducation rude

2.1. La révolte contre l'autorité parentale

Jacques vit dans un cadre familial, nous pouvons le dire, qui obéit à un code. Il doit le suivre à la lettre. Son extrapolation conduit le jeune homme à des sanctions de toutes sortes comme nous avons pu le constater. La révolte de Jacques, est pour lui le seul moyen de s'affirmer. C'est le signe de son aveu d'impuissance. Vingtras refuse le sort qui lui est réservé et dit non à son asservissement et se lève contre ses parents. Cette révolte peut trouver sa raison, car le jeune homme veut transformer le cadre de vie dans lequel il vit. La menace sans cesse du père va plus tard lui donner une forte envie de rompre avec cet univers carcéral. Son départ de ce cadre va confirmer la nature d'une éducation sévère reçue. Très en colère, il déclare: « Je n'y puis plus tenir, il faut que je m'échappe de la maison paternelle et du collège. Il faut partir ! » (L'Enfant, p.191). C'est un cadre qui finit par le frustrer au point de déshonorer ses parents et Léon Bloy de dire : « Comme il tient évidemment à ruisseler d'inouïsme, il fait ce que personne n'avait jamais osé faire. Il déshonore ces pauvres gens. Il déshonore à fond et il attend cela dans le cœur qu'il déniche parfois le plus remarquablement d'expression » (Bloy, 1974 : 156). Vis-à-vis de ses enseignants, l'attitude de Jacques Vingtras reste la même. Le jeune homme nourrit également une haine et une rancune contre ces derniers.

2.2. La révolte contre le corps enseignant

Le soulèvement de Jacques contre le corps enseignant et l'éducation que sont censés lui donner ces éducateurs, vont le conduire à une attitude de rébellion, à cause d'une formation assez sévère que Jacques aura reçue d'eux. Son soulèvement contre ses formateurs a peut-être créé un peu moins de frustration, de protestation, de résignation, mais plus de rancune. Et ce comportement va s'observer lorsqu'on le cours du professeur Michelet sera suspendu : « Un matin,

une rumeur court le quartier. Vous avez la nouvelle ? On a interdit le cours de Michelet » (Le Bachelier : 41). Sous la commande de Jacques Vingtras, la majorité des élèves de ce collège protestent. Pour preuve, ils rédigent une lettre et la portent aux autorités du lycée pour exprimer leur mécontentement : « Les soussignés protestent, au nom de la liberté de pensée et de la liberté de parole, contre la suspension du cours du citoyen Michelet » (p. 91). La suspension de ce cours donne lieu à de nombreuses manifestations. En effet, dans tous les coins de la rue, pancartes en main, Vingtras et les siens manifestent leur colère. Leur intention est d'éveiller les consciences endormies, car il faut à tout prix se venger. Les propos suivants expriment cette ferme volonté : « Il faut une revanche. Matoussaint et moi, nous avons juré de l'organiser sous-forme d'une protestation nouvelle »(p.92). Malheureusement, le dispositif mis en place n'est pas efficace pour faire face à l'ennemi. C'est une manifestation à caractère passif. A voir les moyens utilisés pour affronter l'adversaire, on se rend compte qu'elle n'est pas dans le but de détruire : « ...et l'on a baptisée cette manifestation, déjà tant baptisée par le ciel : la manifestation des parapluies » (p.95). Toutefois, malgré ces moyens très négligeables, cette manifestation prend de plus en plus une allure grave. Car, les manifestants se font entendre de partout : « Nouveaux cris de « Vivent les écoles ! A la chambre ! A la chambre ! Je chante avec des couacs qui me désolent moi-même » (p.101). L'idée de protester est cependant louable. Car protester, c'est refuser de partager un point de vue donné. Mais pour protester ou passer à la phase des manifestations, il faut disposer des moyens efficaces de lutte pour espérer vaincre l'ennemi, et surtout aussi faire preuve de courage.

2.3. La révolte contre le régime sociopolitique en place

Bien que la question de la politique ne soit pas directement abordée dans les deux romans, les préoccupations sociales et politiques de l'auteur sont claires et nous pouvons y trouver une critique de la société entière. Le but n'est pas de

présenter l'Histoire de son époque et c'est la raison pour laquelle dans ces romans, il n'y a pas de références aux événements sociopolitiques et historiques. L'intention de Vallès, c'est démontrer tous les éléments qui l'ont influencé et de parler de sa vie, exposant de la sorte les mauvais côtés de la société. La première attitude de protestation que Jacques adopte ici, est contre M. Entêtard. En effet, recruté chez ce dernier pour une double activité contre un maigre revenu mensuel de quinze francs, il découvre la malhonnêteté de son supérieur. Face à ce comportement, il adopte une attitude de révolte, seul moyen de pouvoir revendiquer ce qui lui revient de droit. Il déclare qu'il : « Il enfonce la porte. Tant pis ! Il me faut mon dû » (p.191). Cette tentative de revendication est malheureusement vouée à l'échec. Il va également se lever contre M. Chausson, l'autrichien. Après ses déceptions chez M. Entêtard, Vingtras est recruté chez M. Chausson comme secrétaire. Mais, plutôt que d'exercer le métier de secrétaire, son maître le soumet à une autre tâche de domestique. Des tâches qu'il accomplit sans salaire, malheureusement. A ce type de traitement, Jacques promet réagir par une raclée, si son patron ne pose aucun acte : « Je lui donnerai une raclée, s'il y tient. C'est ce qu'il aura s'il insiste. Il insiste -Ah ! Tant pis ! -Je n'y tiens plus ! Et je lui tombe dessus et je le gifle, et je le rosse ! » (Le Bachelier : 191). Le personnage vallésien va aussi s'insurger contre le système politique mis en place par Bonaparte. L'ambition de Jacques est de mettre fin à l'existence de l'Empire parce qu'il estime est source des inégalités sociales. C'est à ce sujet qu'il lance cet appel à tous au moment du lancement de *La Rue* : « Et que nos lecteurs soient, en même temps, nos collaborateurs et nos amis ! Nous voudrions que *La Rue* fût en relation directe avec la foule » (Vallès, 1867 : 941-942). A la place de l'Empire, il souhaite la mise en place d'une République porteuse de la démocratie. Il s'exprime : « Ce qui a pris possession du grand coin de mon cœur, c'est la foi politique, le feu républicain » (Le Bachelier : 83). Il espère que, l'espoir naîtra de

ceux qui connaissent l'oppression comme lui. Il faut donc tout faire pour faire asseoir le parti républicain :

Je sens bien que ma place est du côté où l'on criera : vive la République démocratique et sociale ! De ce côté seront les fils que leur père a suppliciés injustement, tous les fils que le maître a fait saigner sous les coups de l'humiliation, tous les professeurs que le professeur a insultés, tous ceux que les injustices ont affamés !... Nous de ce côté (p.143).

Ce jeune homme est sûr qu'avec l'avènement de la démocratie dont la République est le soubassement, les misérables pourront reconnaître le bien-fondé des lois. Des lois qui devront être égales et respectées par tous. Jacques est désormais animé par une foi politique qui a pour but d'instaurer l'entente entre les différentes classes du régime. C'est plus que jamais un appel à l'union, au rassemblement pour faire disparaître l'Empire. Vingtras a donc des convictions politiques qui visent à installer l'égalité, à faire régner la justice entre les différentes classes de cette société française de son époque. Il est un républicain convaincu mais, mécontent de l'ordre établi. Il vit sous un gouvernement dont l'action est fondée sur l'asservissement des populations misérables. La classe opprimée est soumise obligatoirement à la volonté de la classe absente dans cette société. Mettre fin à la vie de l'empereur, telle demeure son initiative redoutable : « A bas l'empereur ! »(p. 287). Il déclare que : « Le coup consiste à tirer sur l'empereur qui doit aller ce soir à l'opéra-comique. On l'attendra à la porte ! Feu ! Vive la République » (p.288). Toutes ces tentatives sont malheureusement infructueuses.

Conclusion

Ce travail avait pour objectif d'analyser l'éducation d'un autre type reçue par Jacques Vingtras de ses différents éducateurs et d'en donner les conséquences y relatives. Le sort réservé au jeune homme est lié à son origine

paysanne. Un sort qui semble être lié à la fatalité. En famille, l'éducation reçue est très dure et traumatisante. C'est une formation qui souffle à la fois le chaud et le froid. Toutefois, Jules Vallès ne se livre pas à une attaque systématique de la famille. Le cri d'André Gide : « Familles, je vous hais » n'est pas le sien. La famille n'est pas condamnée en soi par son être organique même, à jouer un rôle néfaste. La preuve en est que, l'irritation amère de Vallès tout au long de *L'Enfant*, s'exaspère par contraste. Autour de lui, les Fabre ou les Vincent assourdissent leurs enfants de cris de joie. Vallès, faisant preuve d'une grande discrétion dans *L'Enfant*, en dénonce mieux les bourreaux d'enfants, et la bonne conscience des témoins. L'enfant martyr offre un cas limite. Il dénonce le cas des parents qui martyrisent leurs enfants sans toutefois en être meurtriers, qui sont cependant des assassins pour avoir tué la joie, l'amour pour les remplacer par la haine et la cruauté. Parce que parmi ceux des enfants qui connaissent la tyrannie des parents, des enseignants et de la société tout entière, il se veut le porte-parole de ceux qui ont peur d'exprimer leurs souffrances. Il n'hésite pas de mettre au jour tous les tabous de cette société qui, à l'approbation des bien-pensants, protègent la vénération sacrée due aux géniteurs. La condition ouvrière de Vingtras serait une planche de salut, non une chute dans le néant social. Il ne s'agit pas de l'envoyer siéger dans quelque coin de paradis, réservé aux mères exemplaires. Mais, il convient de noter que, Vallès sa violente franchise, n'avilit pas systématiquement sa mère, ni son père. Dans son ras-le-bol, Jacques vient à dire : « Je serai malheureux toujours avec vous » (*L'Enfant*, p.40). Vallès a servi la cause de la défense des opprimés à travers sa vie, mais aussi son œuvre. Il réussit à transformer sa propre expérience en une littérature qui n'a pas seulement une valeur esthétique, mais qui sert également une cause sociale, en exaltant la valeur de la justice et de la solidarité. Pour ce dernier donc, la misère familiale, le caractère sévère des enseignants et la société tout entière sont un problème. Car, ces différents niveaux de formation ne permettent pas une appropriation de soi

et de la maturité de l'individu. « Vallès dans cette production cherche à émanciper l'enfant » (Jules Vallès, 1866 : 601). De manière générale pour une bonne intégration sociale, l'auteur propose une triple formation : celle du héros, du lecteur et d'une nation, tout en restant encore trop proche de l'« exemplum ». Toutefois, pour réparer cette ambiance hostile marquée par la violence et autres mauvais traitements, n'y a-t-il pas lieu de réfléchir sur des méthodes d'apprentissage souples pouvant contribuer à une éducation réussie? Par ailleurs, n'est-il pas aussi nécessaire de repenser le système des classes sociales pour empêcher de telles dérives ?

Bibliographie

- ALBERTINI Pierre, *La France du XIXe siècle (1815-1914)*, 2^eéd., coll. Les Fondamentaux, Paris, Hachette supérieur, 2012.
- APOSTOLIS Andreou, «Le contenu des réformes et des changements éducatifs de l'enseignement primaire et secondaire : 1975-1998», *Histoire de l'éducation*, no1, hiver 2002-2003,
- ARTEMIEVA Irinan, «Les chroniques de Vallès des années 1860. Le genre de la chronique et ses traditions», *Les Amis de Jules Vallès*, 1984,
- BALAFREJ Hedia, «L'Enfant et la destruction du mythe de l'enfance heureuse», *Les Amis de Jules Vallès*, no1, décembre 1984.
- BLOY Léon, *Propos d'un empereur de démolitions : La frénésie du médiocre*, Paris, Didier, 1974.
- DELAY Jean, *La Psychophysiologie humaine*, Paris, Gallimard, 1910.
- DUCHET Claude, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.
- GILLE Gaston, *Jules Vallès, 1832-1885. Ses Révoltes, sa Maîtrise, son Prestige*. Thèse principale pour le Doctorat ès Lettres, Paris, Jouve et Cie éditeurs, 1941.

- GOLDOMAN Lucien, *La Sociologie de la littérature*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1975.
- KUNNEN Saskia E. et Harke A. Bosma, «Le développement de l'identité : un processus relationnel et dynamique», Paris, Gallimard, 2006.
- LABOURET Denis, «Chronologie», dans Jules Vallès, *L'Enfant*, Éd. Denis Labouret, coll. Folio Classique, Barcelone, Gallimard, 2018 (2000).
- MERIGOT et Amiel van Teslaar (dir.), *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.
- MONMOUSSEAU, *Préface de L'Enfant*, Paris, PUF, 1971.
- BELLET Roger, *Jules Vallès, journalisme et révolution*, ouvr. cité, p. 117-118 - la citation est tirée d'un article de *L'Événement*, 21 février 1866.
- MOORES Pamela, « L'Enfant : "Une insurrection de la littérature contre la littérature" », Les Amis de Jules Vallès, no2 (numéro spécial consacré au centenaire de Vallès, octobre 1985), Actes du Premier Colloque International "Jules Vallès écrivain : le journaliste et le romancier", Saint-Etienne, 1985.
- RENAN E., *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Seuil, 1883.
- ROUSSEAU Jean Jacques, *Le contrat social*, Paris, Hachette, 1762.
- SALIGNAC (de François), *De l'éducation des enfants*, Paris, Garnier, 1968.
- STIVALE Charles J., «Un point de départ critique : les dédicaces de Jacques Vingtras », Les Amis de Jules Vallès, no1, 1984.
- SECHE Léon, *Jules Vallès : sa vie et son œuvre, documents nouveaux et inédits : portraits à l'encre*, Paris, Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou, 1886, Bibliothèque nationale de France.
- TEULAT Chaurand, Anne «Roman de formation, roman d'éducation», *Acta fabula* [En ligne], vol. 8, no2, Paris, École normale supérieure, 2019.
- TIECHE Maurice, *Guide Pratique de l'Education Familiale*, éd., Sdt. Damarie-Les Lys, France, 1969.

- ULMANN Jacques, *La vie de la psychologie*, Paris, Gallimard, 1974.
- VALLES Jules, « Jacques Vingtras », *Le Cri du Peuple*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1884.
- VALLES Jules, *L'Enfant*, Garnier-Flammarion, Paris, 1878.
- VALLES Jules, *Le Bachelier*, Garnier-Flammarion, Paris, 1881.
- VALLES Jules, « Causerie », *L'Époque, Œuvres*, ouvr. cité, I, Paris, Gallimard, 1865.
- VALLES Jules, *Le Temps*, passage cité par R. Bellet dans *Jules Vallès. Journalisme et révolution*, ouvr. cité, Paris, Gallimard, 1860.
- VALLES Jules, « La rue. Les jouets d'enfants », *L'Événement, Œuvres*, ouvr. cité, I, Paris, 1866.
- VALLES Jules, « La rue », *La Rue, Œuvres*, ouvr. cité, Paris, Garnier-Flammarion, 1867 [premier numéro].
- VALLES Jules, « Journal d'Arthur Vingtras », *Gil Blas, Œuvres*, ouvr. cité, II. Voir aussi, sur la même question, *La Rue à Londres*, « La Rue », *Œuvres*, ouvr. cité, II, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1882.
- VALLES Jules, *La Rue*, « La Rue. "De la Croix-Rouge à Vaugirard" », *Œuvres*, ouvr. cité, I, Paris, Garnier-Flammarion, 1866.